

# BIBLE À SCANDALE

**O**n croyait la Bible endormie dans la poussière. La poussière des bibliothèques monastiques, des amoureux des grimoires, des fouilles archéologiques, de rares familiers en voie d'extinction. Ce livre trop épais, trop labyrinthique, serait obsolète dans un monde sécularisé où les versets ont fait place aux tweets. Où les temps bibliques sont consommés comme une série télévisée par épisodes, dans le *Da Vinci Code*, les films de Mel Gibson, de Disney et autres émules des *Dix Commandements* – aussi fidèles au message biblique que les horoscopes le sont à l'astrologie hellénistique.

C'est paradoxalement un hussard de la République, fringant instituteur au village de Malicornay, dans l'Indre, agnostique comme il se doit, qui est venu nous rappeler que la Bible ne sera jamais un simple objet de savoir. En 2017, Matthieu Faucher, professeur des écoles, a cru possible de distribuer des extraits de la Bible en classe, de les lire et de les expliquer. Comme 2500 ans plus tôt, Esdras le scribe, l'un des concepteurs de la Torah, devant le peuple de Jérusalem! Ainsi qu'on aborderait des chapitres de *La Princesse de Clèves*, il a traité: A) l'Exode, B) le récit de la femme adultère et C) montré un extrait de *L'Évangile selon saint Matthieu* de Pier Paolo Pasolini. Sujet ardu pour des écoliers de 10 ans, mais qui se voulait dans l'esprit des programmes, lesquels incluent l'étude des faits religieux et, en sixième même, des « récits fondateurs » dans la Méditerranée antique. À la suite d'une dénonciation anonyme, l'audace a valu au professeur un véritable procès en inquisition académique pour « prosélytisme »: inspection, sanction,

mutation, mise au placard dans un poste de remplaçant. Deux ans plus tard, malgré une décision du tribunal administratif de Limoges de l'été 2019 contraignant l'Éducation nationale à annuler la sanction, le rectorat fait encore de la résistance, a formé un recours devant la cour d'appel de Bordeaux, et traîne à rendre l'enseignant à sa classe.

Absurde. La laïcité n'interdit pas l'enseignement du fait religieux, tant que l'approche reste rationnelle et non prosélyte. L'école peut séparer le bon grain de l'ivraie, offrir les outils d'une lecture critique sans se prononcer sur la dimension spirituelle, car depuis trois siècles, l'histoire, l'archéologie et l'étude des manuscrits ont permis de développer une lecture laïque de la Bible. Comment peut-on espérer que des enfants deviennent des adultes maîtrisant le monde qui les entoure, s'ils n'acquerraient jamais les références bibliques qui continuent, comme le montre Isabelle Saint-Martin (voir p. 68), de structurer les images omniprésentes dans la culture moderne? Sans parler de la vie quotidienne, ainsi que le relève le philosophe Denis Moreau (voir p. 76),

où tant de mots et d'expressions bibliques, de « bouc-émissaire » ou « manne » à « colosse aux pieds d'argile » et « calvaire », sont passés dans le langage courant.

L'affaire de Malicornay nous met justement en garde: la Bible n'est pas un banal document d'histoire antique ou « récit fondateur ». Son étude, même scolaire, ne peut faire l'impasse, à terme, sur sa puissance particulière, disons, « philosophique », pour rester académiquement correct. **I**



**Un instituteur  
est venu nous  
rappeler  
que la Bible  
ne sera jamais  
un simple objet  
de savoir.**